

BIOPOUVOIR

En ces temps de crise sanitaire, la pensée de Michel Foucault rappelle que les gouvernements font appel à la science pour diriger les humains, loin des croyances obscurantistes, mais, revers de la médaille, sans spiritualité

HISTOIRE D'UNE NOTION

C'est au milieu des années 1970 que Michel Foucault s'approprie les deux termes de « biopouvoir » et de « biopolitique », qui ont déjà fait l'objet d'une réflexion dans le domaine d'une sociobiologie visant à réduire les comportements humains à des données éthologiques ou physiologiques. Et il ne s'en empare, selon la perspective de son mentor, Georges Canguilhem, que pour prendre le contre-pied de ce réductionnisme, notamment dans *La Volonté de savoir* (1976) et dans deux cours au Collège de France : « Il faut défendre la société » (1975-1976) et « Naissance de la biopolitique » (1978-1979).

Il s'agit, pour lui, de définir la césure, laquelle se produit à la fin du XVIII^e siècle, entre l'ancienne souveraineté monarchique et le nouvel ordre bourgeois, fondé sur la science biologique. Dans le premier cas, le pouvoir s'exerce sur des sujets, dans le deuxième sur la vie et les corps. On passe donc du pouvoir de « faire

mourir et de laisser vivre » exercé par le roi au pouvoir de « faire vivre et laisser mourir ». D'un côté, la vieille puissance de la mort et de l'éternité, symbolisée par le pouvoir royal ; de l'autre, l'administration des corps visant à transformer et à améliorer la vie grâce à la science : tel est le biopouvoir, qui conduit à une biopolitique, c'est-à-dire à une forme d'exercice de la gouvernance à travers une médecine sociale, une hygiène de vie, un contrôle de la natalité et un assainissement de l'habitat. Cette organisation suppose que plus rien, dans la condition humaine, ne dépende d'un dieu ni d'une quelconque sacralité.

Résistances subjectives

La biopolitique est donc tout autant une manière progressiste de diriger le monde en faisant reculer les croyances en une destinée apocalyptique de la condition humaine – condamnée aux ravages « naturels » de la famine et des épidémies – qu'une nouvelle façon de la mettre sous la tutelle d'une administration dénuée de toute spiritualité.

IL S'AGIT, POUR
FOUCAULT, DE
DÉFINIR LA CÉSURE
ENTRE L'ANCIENNE
SOUVERAINÉTÉ
MONARCHIQUE ET
LE NOUVEL ORDRE
BOURGEOIS FONDÉ
SUR LA SCIENCE
BIOLOGIQUE

Avec cette conceptualité, Foucault poursuit une approche des sociétés qu'il avait inaugurée en 1961 avec son *Histoire de la folie à l'âge classique* : non pas étudier l'histoire de la raison dans son opposition à la folie, mais celle d'un partage incessant entre raison et déraison. Manière d'introduire, dans la pensée des Lumières, l'idée qu'elle serait toujours traversée par sa sombre altérité : l'obscur, le désordre, le démoniaque, etc. Et c'est ainsi qu'avec *La Volonté de savoir*, Foucault inaugure un nouveau cycle de recherches, centré sur la façon dont la biopolitique met en place une logique de gouvernance propre à l'avènement du libéralisme en Occident. Et, ce faisant, cette gouvernance entend contrôler le comportement des groupes dont l'altérité pourrait lui échapper : marginaux, prisonniers, anormaux, infâmes, pervers (femmes hystériques, enfants masturbateurs, homosexuels). En un mot, tout ce qui relève du sexe, de la « race », de l'exclusion, etc. Et, pour Foucault, la meilleure conduite à adopter face aux dérives de ce biopouvoir, c'est de favoriser les résistances subjectives, même les plus minoritaires, issues de la société civile – et le libéralisme le permet, puisqu'il produit la liberté.

En 1995, onze ans après la mort de Foucault, Giorgio Agamben reprend l'hypothèse foucauldienne dans un essai percutant, *Homo Sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Mais il l'étend à tous les aspects de la vie politique. Aussi refuse-t-il de distinguer clairement la démocratie du totalitarisme. Selon lui, les deux systèmes ont en commun d'enfermer les sujets dans des camps : camps d'extermination avec le nazisme, camps de réfugiés ou zones d'attentes dans les aéroports dans

les pays démocratiques, etc. Autrement dit, Giorgio Agamben soutient des positions radicalement étrangères à celles de Foucault.

Et c'est souvent cette version agambenienne du biopouvoir qui a été amplifiée aujourd'hui pour être attribuée à Foucault. En témoignent les discours extrémistes diffusés par les réseaux sociaux sur la gestion en France de la pandémie : bureaucratie scientifique, pouvoir totalitaire, enfermement des populations, privation de liberté, etc.

Foucault est aujourd'hui célébré dans le monde entier. Et c'est sans doute parce qu'il est un penseur classique et modéré, d'une extrême rigueur, passionné par les modes de vie les plus transgressifs, engagé dans tous les combats en faveur de la liberté, qu'il est aussi copieusement haï. En 1986, il a été accusé d'être antidémocrate et nihiliste par Luc Ferry et Alain Renaut, auteurs de *La Pensée 68*. Puis il a été cloué au pilori dans le best-seller *La Passion Foucault* (1993), du psychobiographe américain James Miller, qui a vu en lui un démon ayant sciemment contracté le sida pour « mettre en acte sa pulsion de mort » et transmettre la maladie à ses amants.

On lui a ensuite reproché d'avoir soutenu l'arrivée au pouvoir des ayatollahs à Téhéran, en 1979, parce qu'il était fasciné par un soulèvement spirituel rappelant les croisades et dont il pensait à tort qu'il ne deviendrait jamais politique. Enfin, il a cette année été traité de pédocriminel par un commentateur égaré. Tel aura été le destin de ce philosophe hors du commun, théoricien d'une conception multiforme du biopouvoir et de la biopolitique, étudiée aujourd'hui dans toutes les sciences humaines et sociales. ■

ELISABETH ROUDINESCO